

# Court Métrange

## FESTIVAL INTERNATIONAL DE RENNES

Premier Prix Critique sur Court Lycée en Français

Iwen Casteret

1<sup>ère</sup>(S1) à Jean Macé

iwen.casteret@hotmail.fr

*Cólera* de Aritz Moreno

### **Les raisons de la colère**

Le réalisateur espagnol Aritz Moreno continue d'explorer les voies de l'étrange, où il se forge une place de plus en plus importante. Fidèle à son habitude, il propose encore, avec son nouveau court-métrage *Cólera*, de faire sourire le spectateur tout en le faisant grincer des dents.

Le ton est donné dès les premières secondes du film, composées d'un générique aux lettres jaunies, salies, survolées par une mouche, et baignant dans un silence pesant, à peine ponctué par quelques sons aigus. La tension monte progressivement tandis que, avec fluidité, se poursuit le long plan-séquence qui compose le film en son entier. Le début du film montre des villageois, filmés de face et en travelling arrière, marcher avec colère et détermination vers un lieu encore indéfini. Ainsi, le réalisateur ouvre tout de suite une grande intrigue qui attire l'attention du spectateur. Ce lieu n'est autre que le taudis d'un homme misérable, atteint d'une étrange maladie aux symptômes physiques extrêmement flagrants, et dont les villageois veulent se débarrasser afin de nettoyer leurs terres. Le film se conclut sur la suggestion d'une imminente contamination du village auquel est relié le cours d'eau dans lequel est tombé le cadavre du malade, qu'ils ont violemment assassiné.

Afin d'amplifier l'ambiance dramatique, irréaliste et ironique de *Cólera*, Moreno a pris soin de teindre le ciel de couleurs rosées, d'employer de véritables « gueules » de cinéma, et de maquiller son personnage contaminé de manière horriblement exagérée. De ce fait, le jeu des comédiens est très théâtral, ce qui engendre un manque de réalisme. Ce ne serait pas un défaut du film si, paradoxalement, le plan-séquence n'avait pas généralement pour but de donner l'impression du réel et du présent pur, tel que l'utilise Alfonso Cuarón dans ses films. Ici, cela ressemble davantage à une prouesse technique dépourvue de véritable intention artistique.

Le thème de *Cólera* est le rejet d'autrui vis-à-vis de la différence physique, ce qu'exprime avec intelligence la mise en scène de Moreno. Dans la première partie du film, où la caméra se concentre sur les villageois, le hors-champ, en l'occurrence le « monstre », est perçu de leur point de vue, tel une menace. En effet, comme dans le genre du western auquel le film de Moreno fait quelque peu penser (dans les décors, le format, ou encore la caractérisation des personnages), le hors-champ est ce qui est invisible et hostile, c'est l'Autre. Dans ce cas-là, le champ, c'est-à-dire la terre des paysans, est l'espace à protéger. Il faut empêcher le hors-champ d'envahir l'espace du champ, il faut rejeter hors du champ ce qui est différent de Soi. Mais l'arrivée dans le champ de cette menace, à savoir cet homme reclus dans sa maladie et son isolement, rend ce dernier plus pathétique, voire sympathique, que dangereux. Par ce changement de point de vue, le spectateur éprouve une grande douleur à le

voir se faire martyriser, impression renforcée par l'usage du son strident qui, à la suite du choc causé par une pierre lancée sur la tête du malade, le fait concrètement rentrer dans son esprit sonné. Les paysans paraissent finalement stupides et injustes, et le champ devient alors habité d'une présence ambiguë, qui renverse notre perception du Mal et du Bien.

Au-delà de cette leçon d'anti-manichéisme, *Cólera* pourrait être assimilé à une fable, à la fin de laquelle une véritable leçon de morale est donnée au spectateur. C'est à ce titre que la toute fin du film se veut très ironique : le champ dans lequel se situe le cadavre est sur le point d'aller envahir le hors-champ, représenté par le village situé non loin du drame. Cette sorte de twist final est livré par un point de vue cette fois-ci omniscient, d'où l'usage d'une caméra aérienne. La petite fille, dont l'âge, la robe blanche et les gestes joueurs symbolisent l'innocence, semble corrompue par le mal qui s'imprègne en elle, de la même manière que la maladie imprègnera bientôt le village. *Cólera* se conclut ainsi sur une note fataliste qui punit autant les villageois que l'homme contaminé, d'où personne ne sort gagnant, ce qui montre bien que la violence ne résout rien. Selon Aritz Moreno, la maladie ne semble visiblement pas seulement affecter le corps, mais aussi l'esprit. C'est ce que semble nous dire le titre du film, dont l'ironique double signification prend alors tout son sens.